



SOCIÉTÉ ROYALE
D'ARCHÉOLOGIE
DE BRUXELLES

BULLETIN
D'INFORMATION

N°56 - JUILLET 2009



Avec le soutien de
L'ECHEVINAT DE LA CULTURE
DE LA VILLE DE BRUXELLES

UNE « VÉNUS » ANACHRONIQUE ?

Une remarquable découverte faite entre le 8 et le 15 septembre 2008 dans la grotte de Hohle Fels (Bade-Wurtemberg) vient relancer la question de l'origine et de l'évolution de l'art. Elle a d'ailleurs fait l'objet d'une publication dans la prestigieuse revue *Nature* (n° 459 du 14.05.2009, pp. 248-252). Elle consiste en une petite statuette en ivoire de mammoth de 6 cm de hauteur. L'objet a été reconstitué à partir de six fragments et figure une représentation de femme aux formes opulentes, dans la pure tradition gravettienne – un faciès culturel du Paléolithique supérieur daté entre 28.000 et 20.000 ans avant notre ère. Avec les hanches larges, le sexe soigneusement détaillé et les seins d'une nourrice, le canon formel est donc caractéristique. Et c'est là le problème. Car cette statuette a été mise au jour dans une couche indubitablement aurignacienne datée par carbone 14 à 35.000 ans avant notre ère. La « vénus » de

Hohle Fels précède donc de quelque 10.000 ans ses célèbres consœurs, ce qui en fait d'ailleurs, soit dit en passant, l'une des œuvres figuratives les plus anciennes de l'homme de Cro-Magnon.

On le sait, les artistes du Paléolithique supérieur (40.000-9.000 avant notre ère) ont figuré de nombreuses représentations de femme. Durant le Gravettien (28.000-20.000 ans avant notre ère), la femme est à ce point le centre des préoccupations esthétiques qu'elle est le sujet d'un véritable thème iconographique répondant aux mêmes principes de construction formelle, et ce dans un territoire s'étendant du sud-ouest français jusque dans la plaine russe, et au delà (Mal'ta, en Sibérie).

On sait moins, en revanche, que la plupart de ces découvertes sont anciennes, et elles ont bien souvent souffert d'une récolte hâtivement faite. Les terrassiers

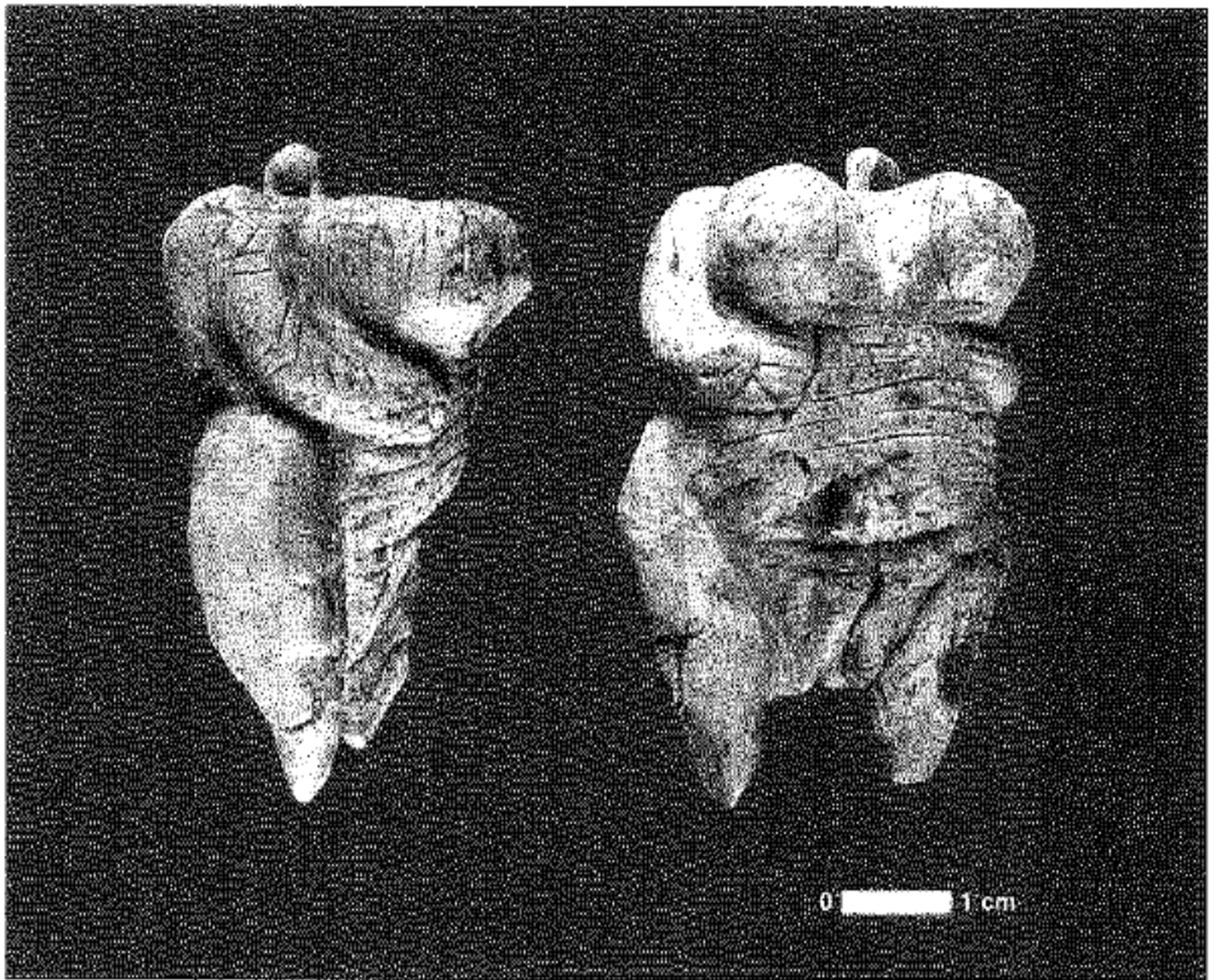


Photo H. Jensen – copyright Universität Tübingen

qui exploitaient les gisements pour le compte des érudits de l'époque ne possédaient guère les connaissances permettant de faire une lecture stratigraphique des sols. Or, celle-ci est indispensable au préhistorien pour préciser la position chronologique des objets. En Europe occidentale, on ne connaît donc, en fait, que très imparfaitement l'époque exacte de ces statuettes féminines. Des œuvres aussi célèbres que celles en

ivoire de la grotte du Pape à Brassempouy (Landes, France) ou en stéatite de Grimaldi (Ligurie, Italie) ont été extraites du sol à la pioche et à la pelle. Dans ces conditions, il est vain d'espérer tirer de quelconques certitudes sur le contexte archéologique de ces découvertes pourtant exceptionnelles. En Europe centrale et orientale, la situation est sans doute moins floue par le fait des techniques de fouille à plat utilisées

rapidement dans ces régions pour répondre aux exigences du système communiste. Les dates absolues dont on dispose pour ces documents restent toutefois encore peu nombreuses. Quant aux industries, elles ont été attribuées au Gravettien pour satisfaire aux exigences d'un cadre culturel que l'on croyait universel.

Enfin, contrairement à une idée reçue, il faut redire que l'image humaine existe dès l'Aurignacien (40.000-28.000 avant notre ère). Michel Dewez a montré naguère que la statuette en ivoire du Trou Magrite (Pont-à-Lesse, province de Namur) devait être datée de cette période, et non au Gravettien comme on l'a fait pendant si longtemps. En Allemagne, une représentation humaine aux bras levés sculptée en relief sur ivoire de Geissenklösterle (Blaubeuren, Bade-Wurtemberg) est également attribuée à cette période, tout comme la statuette du Galgenberg (Krems, Basse-Autriche) sculptée sur plaquette de schiste. Mais il est vrai que leur identification sexuelle n'est pas toujours démontrée et qu'elles ne répondent pas au

schéma formel caractéristique. Ce dernier argument n'est cependant pas décisif : les artistes du Paléolithique supérieur disposaient d'un art suffisamment en place pour avoir eu à leur disposition des schémas iconographiques variés. Rappelons, à cet égard, que les statuettes gravettiennes présentent deux canons formels distincts : le premier incarné, par exemple, par la statuette féminine de Willendorf (Basse-Autriche), le second par celle de l'abri du Facteur (Tursac, Dordogne). Les formes amples et généreuses de la première, figurées pour être vues de face, s'opposent à l'allure svelte et galbée de la seconde, travaillée pour être vue de profil.

Qu'en penser ? Il est évidemment prématuré pour l'instant de remettre en cause l'attribution chronologique des statuettes féminines dites « gravettiennes ». Mais les incertitudes nombreuses qui pèsent à la fois sur les conditions de découverte et sur leur situation chronologique invitent, en attendant de nouvelles découvertes, à reprendre de manière critique les informations – sou-

vent inédites – laissées par les fouilleurs, et à les confronter à des datations directes, sinon sur les pièces elles-mêmes (ivoire, os...) (la méthode C14 AMS se satisfait de quelques grammes de matière organique), en tout cas sur des restes indubitablement associés aux statuettes. Des surprises aussi inattendues

que celles obtenues lors des datations des motifs de la grotte Chauvet (Vallon-Pont-d'Arc, Ardèche), supposés appartenir d'abord au Magdalénien (15.000-9.000 ans avant notre ère) et datés de façon certaine à l'Aurignacien, pourraient bien être au rendez-vous...

Marc GROENEN